N° 2

M. LAFLEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. PAUL SIRAUDIN ET RÉNÉ,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Variétés, le 12 décembre 1844.

Personnages.	*Acteurs.*
M. BLAIREAU	M. LEPEINTRE jeune.
LAFLEUR	M. HYACINTHE.
ADOLPHINE, sa fille	Mlle PITRON.
COLOMBE, domestique	Mlle A. OZY.
UN BRAS, membre muet	

La scène est à Arpajon.

Un jardin. Pavillon à droite. Au fond, un petit mur.

SCÈNE I.

ADOLPHINE, COLOMBE.

ADOLPHINE, entrant avec précaution.

Personne !.. mon père n'est pas encore levé... Colombe est à l'office... voyons...

(Elle s'approche du mur.)

COLOMBE, une bouilloire à la main.

Tiens, tiens, tiens !..

ADOLPHINE.

Ciel ! Colombe !

COLOMBE.

Mamzelle Adolphine déjà levée... Voilà du nouveau et du pas clair.

ADOLPHINE.

Que veux-tu dire ?

COLOMBE.

Je dis : Voilà du pas clair... Croyez-vous donc que je sois aussi aveugle qu'un colimaçon borgne ?

BLAIREAU, du pavillon.

Colombe ! de l'eau chaude pour ma barbe !..

COLOMBE.

Oui, Monsieur, elle chauffe. (Elle trempe son doigt dans la bouilloire.) Croyez-vous, Mamzelle, que je ne vous épie pas depuis un mois... Le matin, vous êtes toujours habillée avant les poules... le soir, quand la chandelle est éteinte dans Arpajon et dans l'univers entier, vous veillez encore... Et dans la journée donc !.. Vous êtes distraite, ennuyée, et vous vous négligez sur vos repas !.. Mlle Adolphine, je n'ai pas besoin de faire les cartes pour vous tirer votre *horloscope*... (Gravement.) Mlle Adolphine, vous êtes pincée !..

ADOLPHINE.

Comment, tu soupçonnerais ?..

COLOMBE.

Soupçonner ma maîtresse ? Fi donc !., je suis sûre de mon affaire.

BLAIREAU, fortement.

Colombe ! de l'eau chaude, pour ma barbe !

COLOMBE.

Oui, Monsieur, elle chauffe. (Elle trempe son doigt dans la bouilloire.) Je connais ça, Mamzelle, j'ai été pincée, moi, par un amour qui a *flué* sur mon existence. Ainsi que vous, j'étais privée de sommeil et d'appétit.

ADOLPHINE.

Tu t'es rattrapée depuis ce temps-là.

Digitized by Google

COLOMBE.

Que voulez-vous? Un jour de profonde mélancolie, je me suis mise à manger... par raison... J'ai vu que ça allait... alors, j'ai continué et ça a été. Voyons, Mamzelle, confiez-moi vos chagrins... je suis une bonne fille, et si je puis vous être utile...

ADOLPHINE.

Eh bien, je vais tout te dire. Aussi bien ce secret me pèse : Apprends donc que depuis un mois je reçois des lettres.

COLOMBE.

Cette petite poste n'en fait jamais d'autres.

ADOLPHINE.

La petite poste n'est pour rien là-dedans. — C'est bien l'histoire la plus romanesque... Figure-toi. qu'un jour, j'étais là. (Elle désigne le mur.) Lorsque tout-à-coup, je vois au-dessus du mur s'agiter un bras...

COLOMBE.

Tiens, c'est drôle !

ADOLPHINE.

Un bras de bonne compagnie... bras vert russe, avec un parement de velours.

COLOMBE.

Ah! mais c'est très drôle!

ADOLPHINE.

Au bout de ce bras il y avait un gant jaune, et au bout de ce gant jaune une lettre qui s'agitait très fort.

COLOMBE.

Ah ! mais c'est excessivement drôle!

ADOLPAINE.

La lettre vint tomber à mes pieds, et comme je craignais qu'elle ne fût lue par mon père..... je l'ai ramassée et je l'ai ouverte... seulement pour savoir ce qu'il y avait dedans.

COLOMBE.

Je n'aurais pas agi autrement. Continuez, Mamzelle.

ADOLPHINE.

Ah! si tu savais, Colombe... quel style, à la fois timide et brûlant!.. C'étaient des expressions si poétiques et si passionnées, que j'employai toute la journée à les comprendre. Le lendemain, je passais... *par hazard*, dans ce jardin, à la même place... le même bras reparut avec une autre lettre, et tous les jours ainsi depuis un mois.

COLOMBE.

Eh ben, c'est très gentil! très gentil!

ADOLPHINE.

Et tous les matins, Colombe, à cette heure, ce bras me rend visite. Il devrait même avoir déjà paru. Son absence m'inquiète.

COLOMBE.

De l'inquiétude... Nous en sommes déjà là.

ADOLPHINE.

Que veux-tu?

AIR : Que d'établissemen.

D'ordinaire, je n'attends pas.
D'un tel retard quel est la cause?

COLOMBE.

Quoi? vous tremblez qu'à votre bras
Il soit arrivé quelque chose.
Prenez garde! c'est convenir
Que déjà ce petit cœur flambe.
Rassurez-vous, rien n' l'empêch'ra d' venir
Un bras n' peut pas s' casser la jambe.

ADOLPHINE.

Ah! le voilà.

(Le bras paraît et s'agite au-dessus du mur, il a un bouquet à la main.)

COLOMBE.

Il a une physionomie assez pétulante.

(Le bouquet tombe à terre. — Adolphine le ramasse et reste en contemplation devant lui.)

BLAIREAU, appelant du pavillon.

Colombe, de l'eau pour ma barbe.

COLOMBE.

Elle chauffe, Monsieur. Qu'est-ce que vous examinez-là, Mamzelle?

ADOLPHINE.

Ma pauvre Colombe, tu ignores le langage des fleurs. Sais-tu ce que ce bouquet veut dire?

COLOMBE.

Non, j'en fais l'aveu.

ADOLPHINE.

Eh bien, ce bouquet veut dire : Semblable à l'héliothrope qui se tourne vers le soleil, je me tourne vers vous, et brisé par les soucis de l'amour, je me penche sur ma tige, comme un lys battu par l'orage.

COLOMBE.

Ça veut dire ça?.. Tout cela est très fleuri. Mais pourtant, Mamzelle, voyons, où cette intrigue peut-elle aboutir? Vous connaissez les projets de votre père sur vous. Il attend, d'un jour à l'autre, le fils de son ami Clément, son ancien associé dans les éponges... à qui vous êtes promise depuis votre retour de nourrice.

ADOLPHINE.

Hélas! oui. Aussi j'ai écrit à mon adorateur mystérieux qu'il devait se faire connaître, où sans cela, je cessais toute correspondance avec lui. Silence, voici mon père!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BLAIREAU.

BLAIREAU, une lettre à la main. Avec colère.

Colombe, de l'eau pour...

COLOMBE, l'interrompant.

Voilà, Monsieur, voilà l'eau désirée!

Digitized by Google

BLAIREAU, trempant son doigt dans la bouilloire.

Mais elle est gelée, malheureuse! Allez me la faire chauffer. Filez, Colombe!

COLOMBE.

Oui, Monsieur.

(Elle ne bouge pas.)

BLAIREAU, à Adolphine.

Ma fille... (Apercevant Colombe à la même place.) Eh bien, Colombe... ne vous ai-je pas dit : Filez. Faut-il traduire ce mot par décampez?

COLOMBE.

Décampez! (Pleurant.) Ah! Monsieur, je n'ai jamais été habituée à un traitement pareil!

BLAIREAU, à mi-voix et la prenant par le menton.

Tu sais bien, friponne, que je ne suis pas toujours ainsi; mais pour le moment, il s'agit d'affaires de famille, qui ne peuvent être confiées qu'à des personnes de mon sang, et tu n'es pas de mon sang. Plus tard je t'expliquerai cela. Va, mon enfant, va réchauffer mon eau et préparer le déjeuner.

COLOMBE, en s'en allant.

Je pars, Monsieur, je respecte vos secrets. (A part.) Je saurai de quoi il retourne.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BLAIREAU, ADOLPHINE.

BLAIREAU, avec explosion.

Ma fille!..

ADOLPHINE.

Quoi, papa?

BLAIREAU.

Ma fille! tu n'ignores pas que le moment est venu où je dois te marier, tu sais avec qui? Cependant cette lettre que je viens de recevoir de mon ami Clément, me jette dans une grande perplexité. — Tiens, écoute : (Il lit.) « Mon cher » Blaireau, je suis en nage... » Non, non, il a oublié l'accent circonflexe. (Il reprend.) « Je suis » en âge de me retirer des affaires, il serait donc » temps de marier nos enfans; mais, malheu- » reusement, mon fils a puisé dans les pièces » de théâtre et dans les romans une exaltation » singulière. Je viens d'apprendre que, jaloux » d'être aimé pour lui-même, il a résolu de s'in- » troduire chez toi, sous un déguisement, pour » étudier le caractère de ta fille. Tiens-toi donc » pour averti. Afin de t'aider à reconnaître le » gaillard, s'il se présentait chez toi, voici son » signalement : taille agréable, nez agréable, » front agréable, menton agréable, bouche » agréable. » Ça n'a rien de désagréable, « signes particuliers... pas de sous-pieds à son » pantalon. » Qu'il vienne maintenant, je suis sur mes gardes. Mais qu'as-tu donc? tu parais troublée.

ADOLPHINE, qui est devenue pensive.

Mon père, il est vrai... (A part.) Quel pressentiment. (Haut.) L'idée d'un prochain mariage...

BLAIREAU.

Te trouble, enfant!.. Mais tu deviens coquelicot... cet embarras...

ADOLPHINE, à part.

Oui ce doit-être lui. (Haut et gravement.) Mon père!

BLAIREAU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? parle.

ADOLPHINE.

Mon père, j'ai des révélations à vous faire.

BLAIREAU.

Ah! mon Dieu! révèle, ma fille, révèle!

ADOLPHINE.

Mon père... le fils Clément est ici!

BLAIREAU.

Bah! tu l'as vu?

ADOLPHINE.

Non, mais depuis quelque temps... un être inconnu me fait parvenir des lettres... que j'ai eu la faiblesse de décacheter.

BLAIREAU.

Ah!

ADOLPHINE.

Tout ce que vous venez de me dire me fait croire que c'est le fils Clément. Ce matin, il m'a encore écrit... Déjà, je l'avais invité à se faire connaître...

BLAIREAU.

Et qu'a-t-il répondu?

ADOLPHINE.

Ces seuls mots : Le soleil aime à s'entourer de nuages.

BLAIREAU.

C'est lui! c'est lui! ma fille, quel original! Mais comment t'écrivait-il?

ADOLPHINE, montrant le mur.

C'est par là qu'il jetait sa correspondance; car je n'ai rien vu de lui que son bras.

BLAIREAU.

En vérité! plus de doute, c'est Clément! Il va pénétrer ici, par quelque moyen bizarre. Si j'avais le temps, ma fille, je te blâmerais de ne pas m'avoir avoué plus tôt... Mais je n'ai pas le temps... Comme il faut s'attendre à tout, va soi-

Digitized by Google

gner ton négligé du matin, mets-toi sur tou trente-et-un... sur ton quarante-et-un, sur... le numéro n'y fait rien... qu'il te trouve belle!

ADOLPHINE.

Oui, papa.,. Vous ne m'en voulez pas.

BLAIREAU.

Puisque je n'en ai pas le temps.

AIR du Serment.

Allons, va, ne soit plus craintive,
D'être indulgent, je suis pressé,
Et lorsque ton futur arrive
Je dois oublier le passé.

(Adolphine sort.)

SCÈNE IV.

BLAIREAU, puis COLOMBE.

BLAIREAU.

Ce farceur de Clément qui croit me prendre pour dupe. Ah ça! j'y songe... sous quel déguisement va-t-il se présenter? — Bien fin s'il m'y prend. (Colombe apporte les assiettes et met le couvert sans parler à Blaireau.) Tiens, c'est toi, Colombe... viens ça, Colombe. (Elle met toujours le couvert. — Allant à elle.) Il boude donc, le petit cordon-bleu à papa!

(Il lui prend le menton.)

COLOMBE.

Laissez-moi, Monsieur, j'ai mon ouvrage à faire.

BLAIREAU.

Tu as le temps de le faire, ton ouvrage. D'ailleurs, n'ai-je pas écrit aux *Petites Affiches*, à Paris, pour demander un domestique, afin qu'il t'aide. Ce domestique ne peut tarder, et lorsqu'il sera ici, ma Colombe aura de bons petits quarts d'heure de loisir pour penser à petit maître, à elle.

(Il la lutine.)

COLOMBE, se dégageant.

Voyons, Monsieur, finissez!.. ne m'agacez pas.

BLAIREAU.

Que veux-tu? J'ai un cœur qui s'obstine à ne pas vieillir... Mais au fait, je n'ai pas le temps de batifoler, je te ferai enrager plus tard. Adieu, boudeuse, je vais faire ma barbe, tu en auras l'étrenne.

(Il rentre dans le pavillon.)

SCÈNE V.

COLOMBE, seule.

C'est une bonne pâte d'homme que M. Blaireau... Il n'a qu'un défaut, c'est d'être vieux, pas beau, bougonneur et tatillon. Ah! quand je pense au coquin que j'ai aimé!.. m'a-t-il trompée celui-là!.. s'est-il joué de la faiblesse de mon âme... Oh! oui, il s'en est joué!.. mais aussi que les femmes sont donc godiches!

AIR : Patrie h nneur, etc.

De deux amans qui nous offrent leur cœur,
Que l'un soit doux, que ses mœurs soient paisi-
(bles,
Qu'il nous pass' tout, capric's, mauvaise humeur,
Pour celui-là nous restons insensibles
Que l'autre soit un franc mauvais sujet,
Le croira-t-on, c'est l' vaurien qui nous plaît.
L' cœur de la femme, hélas! est ainsi fait,
Ell' prend toujours le plus mauvais sujet.

Voilà mon histoire. Aussi, il m'a quittée, le gueux, en m'emportant mon cœur et mes économies que je lui avais confiées... Il m'a quittée, sans me donner seulement huit jours... comme ça se doit... Enfin!.. tâchons de n'y plus songer.

(Elle retourne à son couvert.)

SCÈNE VI.

COLOMBE, LAFLEUR.

LAFLEUR, entrant.

Est-ce à Monsieur Blaireau que j'ai l'honneur de parler?

COLOMBE.

En voilà une question. (se retournant.) Ah! mon Dieu!

LAFLEUR.

Suis-je funambule!

AIR : Argentine ma belle. (1er acte d'Argentine. Palais-Royal.)

COLOMBE.

Dois-je en croire ma vue?

LAFLEUR.

N'ai-je pas la berlue?

COLOMBE.

C'est bien lui! c'est Lafleur!

LAFLEUR.

C'est l'objet de mon cœur.
Ma Colombe fidèle,
Oui, c'est bien ton p'tit chat.

COLOMBE.

Il reconnaît sa belle,
Ah! comme mon cœur bat!

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah!
Ah! quel beau jour!
Heureux retour!

Digitized by Google

Non, plus de peine
L'amour me/le ramène.
Charmant avenir!
Ah! quel plaisir.

LAFLEUR.

Ah! laisse-moi tomber dans tes bras.

(Il veut l'embrasser.)

COLOMBE, revenant de son émotion, et lui appliquant un soufflet.

Un instant!

LAFLEUR.

Voilà comme je suis reçu?.. avec un soufflet?..

COLOMBE.

Ah! vous voilà, drôle... Qu'as-tu fait de mon amour et de mes économies?

LAFLEUR.

Ah! Colombe, ton amour est toujours là... quant aux économies... il m'est arrivé des malheurs.

COLOMBE.

Je veux tout savoir. Pourquoi vous êtes-vous ensauvé de la maison Cornebiche, où nous servions tous deux?

LAFLEUR.

Pourquoi, Colombe!.. par ambition, et pourquoi étais-je ambitieux? Pour vous, ô Colombe! pour couvrir celle que j'aimais de cachemires Ternaux et de dentelles d'Angleterre.

COLOMBE.

Je ne crois pas un rouge liard de tout çà. Si c'était vrai, vous m'auriez au moins donné de vos nouvelles.

LAFLEUR.

J'en brûlais d'envie, ô Colombe, mais je me suis rappelé qu'une chose manquait à votre éducation... celle de savoir lire.

COLOMBE.

Mais enfin, que vous est-il arrivé?

LAFLEUR.

Je demande la parole. Voilà la défense de l'accusé. J'étais, comme vous savez, en condition dans la maison Cornebiche... lorsqu'un jour, jour *fatal*!.. le sieur Cornebiche me donna mon compte, pour des raisons bêtes... Il prétendait... que je me faisais voler par les fournisseurs.

COLOMBE.

Comme c'est invraisemblable.

LAFLEUR.

C'est ce que j'ai répondu... Mais tu sais, les maîtres sont si chipotiers... Ils chipotent... ils chipotent... Bref... j'étais donc sur le bitume... quand il me vint à l'esprit de fonder une société en commandite.

COLOMBE.

Bon!

LAFLEUR.

Oui... Depuis nombre d'années, Paris possédait des bureaux de placement pour les domestiques de tous les âges et de tous les sexes...

COLOMBE.

Je connais ça!

LAFLEUR.

Alors, j'imaginai d'établir un bureau de déplacement!..

COLOMBE.

Tiens, c't-idée!..

LAFLEUR.

Une idée... gigantesque!.. Tiens, suis bien mon raisonnement... Un domestique est dans une maison... Il est bien nourri, bien logé, bien chauffé... Enfin, il est heureux, ce domestique... Mais pendant qu'il se dorlote, qu'il se goberge... il y en a d'autres... domestiques... sans place, qui souffrent... eux, de voir leurs camarades nager dans l'abondance... Eh bien, c'est en faveur de ceux-là que je travaillais. Je n'avais qu'un but, un soin, un désir... c'était de faire du tort aux domestiques en place... Je faisais passer à leurs bourgeois des rapports, des notes, des lettres anonymes... Enfin... j'en disais tant contre eux, qu'un beau jour... on les f... lanquait à la porte... et on prenait ceux que je protégeais... Tu comprends combien cette institution était morale... chacun avait son tour dans la répartition des bienfaits sociaux... J'admettais tout le monde au partage du *chauffage*, du *logeâge* et du *nourrissage* dans les bonnes maisons.

COLOMBE.

C'est vrai, ça, et toi, tu avais ta part du gâteau.

LAFLEUR.

L'artisan vit de son labeur; malheureusement, le procureur du roi, (qui m'en voulait, bien sûr,) désira me connaître pour avoir de ma propre bouche, des notions sur ma société en commandite, avec frime et bénéfices antichipés. Je lui déroulai mon plan. Cela ne parût pas lui sourire. Nous ne fûmes pas d'accord sur quelques points de droit,.. ce qui fit que nous nous séparâmes fort mécontens l'un de l'autre. (Après une pause.) Je fus six mois sans le revoir!

COLOMBE.

Tiens, pourquoi cela?

LAFLEUR.

Une idée de voyageur! Enfin, Colombe, force me fut de reprendre mon ancien métier de domestique... mais tu ne peux t'imaginer combien j'ai mangé de vache hydrophobe... Partout où je

Digitized by Google

me présentais on me disait : où avez-vous servi? et pas moyen de fournir gros de ça de certificat. Si bien que, sans place, sans argent, j'ai été contraint d'employer tes économies pour me substanter... Jusque-là, je les avait respectées... Mais la débine!.. l'horrible débine!.. ô Colombe... Si je fus coupable... je fus encore plus malheureux!..

COLOMBE.

Pauvre Lafleur!.. Allons, je te pardonne!

LAFLEUR.

Vrai? Eh bien, donne-m'en une preuve.

COLOMBE.

Que veux-tu? m'embrasser?

LAFLEUR.

Non, déjeuner. Je te revois, mon cœur est satisfait, mais mon pauvre estomac est l'image du désert. Et en attendant M. Blaireau qui demande un domestique par les petites affiches...

COLOMBE.

C'est donc pour ça que tu viens? Oh! que ça sera gentil. Je vais m'occuper de ton déjeuner, mais avant il est convenable que tu te présentes à M. Blaireau.

LAFLEUR.

Crois-tu qu'il tiendra au certificat?

COLOMBE.

Non, il te sera facile de l'entortiller; D'ailleurs, au besoin, je me charge de donner les renseignemens; mais il vaut mieux d'abord n'avoir pas l'air de nous connaître. Je vais t'annoncer à notre maître, et t'apporter un bon petit déjeuner.

LAFLEUR.

Un bon gros déjeuner, va, Colombe!

(Ils reprennent l'ensemble de l'air précédent.)

SCÈNE VII.

LAFLEUR, seul.

C'est une excellente créature, que Colombe, et je suis enchanté de la retrouver... avec une place. Enfin, je vais donc jouir des avantages de la domesticité!.. paisible existence!.. loisirs pleins de charmes!

Air des Comédiens.

Pour être heureux dans ce monde on s'applique
A rechercher un état à son gré,
Moi qui voulais le bonheur domestique
C'est en l' dev'nant que je l'ai rencontré.
Si les bourgeois, d' la fortune ont la chance,
Du mauvais sort ils subissent les coups,
Nous travaillons pour eux, mais, à l'avance,
Il faut d'abord qu'ils travaillent pour nous.
Dès le matin, le tambour les éveille,
Il faut partir avec son fourniment,
Et puis, la nuit, c'est le maître qui veille
Quand l'domestiqu' roule voluptueus'ment.
Vu notre état, on nous r'fus' la guérite,
Le droit flatteur de patrouiller... Eh bien,
J'ose en convenir, moi, je me félicite
D'être privé de mes droits d' citoyen.
Nous n' craignons pas, comme craignent les (maîtres,
Les percepteurs, les huissiers, les voleurs,
Nous n' craignons pas l'impôt des port's et f'- (nêtres,
Et nos maisons n'ont pas de non-valeurs.
Nous partageons avec eux leur campagne,
L' parfum des fleurs et l'ombre des tilleuls,
Nous partageons leur voitur', leur champagne,
Je n' vois qu' les frais qui sont pour eux tout (seuls.
Pour eux travaux, ennuis, charges publiques,
Pour nous repos, bonne table et vin frais.
Qu'ils nous appel'nt, après ça, domestiques,
Moi, j' les appell' nos très humbles valets.

On vient, c'est le patron, attention!

SCÈNE VIII.

BLAIREAU, COLOMBE, LAFLEUR, puis, ADOLPHINE.

BLAIREAU, à Colombe.

Tu dis donc qu'il vient de la part des petites affiches.

COLOMBE.

Oui, Monsieur.

BLAIREAU, à part.

Je crois toujours que mon gendre futur va me tomber dans les jambes.

COLOMBE, à Lafleur.

Je te laisse, fais ton affaire... M. Blaireau, je vas chercher le déjeuner.

BLAIREAU.

Ç'est ça... appelle Adolphine et dépêche-toi, je meurs de faim.

LAFLEUR, examinant Blaireau.

Le bourgeois me va... il a l'air assez pâte-ferme... Je l'entortillerai facilement.

BLAIREAU, examinant Lafleur.

Dieu qu'il à l'air naïf!.. Je pourrais même traduire naïf par une autre expression.

LAFLEUR.

Comme il me regarde!

BLAIREAU.

Ah! ma foi, je lâche l'expression... Dieu! qu'il a l'air bête!

Digitized by Google

LAFLEUR.

Il fait toujours mon inventaire... c'est peut-être un ancien commissaire-priseur...

BLAIREAU.

Approchez, mon garçon, et causons un peu. C'est vous qui désirez entrer chez moi ?..

LAFLEUR.

C'est mon plus grand désir, Monsieur... Depuis que j'existe, et sans vous connaître, je m'étais toujours dit : Mon Dieu ! que je serais heureux si je pouvais servir un homme respectable, qui s'appellerait Blaireau et qui habiterait Arpajon, cette ville tranquille où l'herbe pousse dans les rues, et où l'orgue de barbarie est chose inconnue.

BLAIREAU.

Ah ! vous aimez la campagne !

LAFLEUR.

Inconsidérément ; je suis fou de la vie champêtre ! j'adore les fleurs, les basses-cours, les pigeons, les canards, les bêtes de toutes sortes. C'est animé de ces sentimens que je viens franchement à vous, M. Blaireau. (A part.) A-t-il l'air pâte-ferme !

BLAIREAU.

Dieu ! a-t-il l'air bête.

COLOMBE, apportant le déjeuner.

Voici le déjeuner, Monsieur.

(Adolphine entre.)

BLAIREAU.

Ah ! te voici, ma fille, vite, à table, ou je tombe de faiblesse.

ADOLPHINE.

Volontiers, papa.

(Colombe s'éloigne en faisant des signes à Lafleur.)

BLAIREAU, à Lafleur.

Approchez, mon garçon, et continuons. (A sa fille.) C'est le domestique que j'attendais. (A Lafleur.) Et... dites-moi, d'où sortez-vous ? où sont vos certificats ?..

LAFLEUR.

Oh ! Monsieur, pour la probité, la fidélité, la tranquillité...

BLAIREAU.

Il ne s'agit pas de votre probité... je demande vos certificats.

LAFLEUR.

Je vous demande pardon, Monsieur, d'être un peu négligé... mais il fait sur la route une poussière de tous les diables.

BLAIREAU, à part.

C'est drôle !.. Ce garçon a un air d'embarras, il semble éluder mes questions. (Haut.) Et que savez-vous faire, mon ami ?

LAFLEUR.

Monsieur, il ne tiendrait qu'à moi de me donner pour un prodige, mais j'aime mieux surprendre mon monde.

BLAIREAU, à part.

Surprendre son monde... Ce ton mystérieux... ma fille, méfie-toi.

ADOLPHINE.

De quoi, papa ?

BLAIREAU, bas.

Silence ! j'ai besoin de toute ma finesse. (Haut.) Eh bien, mon ami, on vous prendra à l'essai.

LAFLEUR.

C'est tout ce que je demande, Monsieur, car voyez-vous, on vaut souvent mieux que ce qu'on paraît. Quelquefois on se dit : Tiens, il a l'air bêta, ce domestique !.. et puis on est tout étonné de lui voir faire des choses excessivement spirituelles. (A part.) J'ai l'air de lui revenir. Du reste il me va.

BLAIREAU, à lui-même.

Mes doutes se métamorphosent en certitude, c'est lui !

LAFLEUR.

Quelquefois on se dit : Tiens, ce domestique, il n'a pas l'air d'en abattre beaucoup, et pourtant il en abat énormément. Il y a domestique et domestique. (A part.) Il mord au prospectus.

BLAIREAU, bas.

Adolphine, mon enfant, c'est lui, j'en mettrais ta main au feu.

ADOLPHINE.

Qui lui ?

BLAIREAU, de même.

Eh ! pardieu, Clément. Voyons le signalement. (Il lit.) « Taille agréable, nez agréable, » front agréable, bouche agréable, menton » agréable. » C'est bien ça. — Ah ! « Signes » particuliers : pas de sous-pieds à son panta- » lon. » En a-t-il ?

ADOLPHINE.

Non, papa.

BLAIREAU, bas.

Alors, c'est lui !.. Ah ! ah ! je vous tiens, jeune homme, c'est à mon tour de m'amuser.... Feignons d'être sa dupe. (Haut.) Eh ! dites-moi, mon cher, comment vous nommez-vous ?

LAFLEUR.

Lafleur, Monsieur.

BLAIREAU, à part.

Lafleur ! ah ! ce nom de comédie. (Haut.) Eh bien, c'est convenu, *Lafleur*, je vous prends à

Digitized by Google

mon service... vous entendez... je vous prends à mon service.

LAFLEUR.

Eh bien, Monsieur, je vous en félicite. D'abord, le matin, vous pouvez compter que vos bottes seront battues et vos habits cirés à l'anglaise... C'est-à-dire, non...

BLAIREAU, à part.

Ce pauvre garçon, il ne sait pas son rôle, il s'embrouille.

LAFLEUR.

Je veux dire que vos bottes...

BLAIREAU.

C'est bon. C'est bon, mon cher Lafleur, ne vous inquiétez pas de ces détails, on vous épargnera cette besogne peu flatteuse.

LAFLEUR.

Comment, Monsieur, est-ce que vous douteriez de mes soins, de ma propreté? Prêtez-moi vos bottes, vous allez voir.

BLAIREAU.

C'est inutile, je vous crois sur parole.

LAFLEUR.

N'importe, Monsieur, pour juger l'ouvrier, il faut voir l'ouvrage. Tenez, Monsieur, excusez la comparaison. C'est absolument comme si un inconnu venait vous demander Mademoiselle votre fille en mariage, en vous disant: Ah! M. Blaireau, que je suis donc un homme accompli! Ah! M. Blaireau, que je suis donc criblé de bonnes qualités. Vous lui diriez: Voyons d'abord les qualités, voyons l'homme accompli; et vous le jugeriez ensuite.

BLAIREAU, à part.

Il se trahit. Mais j'y pense, le pauvre garçon est peut-être à jeun. (Haut.) Avez-vous déjeuné, mon cher Lafleur?

LAFLEUR.

Je vous avouerai franchement que j'ai oublié de faire cette fonction. Mais je vais aller à la cuisine, si vous permettez...

BLAIREAU.

Non pas, non. Mettez-vous là.

LAFLEUR.

Là?

BLAIREAU.

Oui, à cette table, ici...

LAFLEUR.

A côté de vous et... de mademoiselle votre demoiselle?

BLAIREAU.

Non, non, ici... farceur!.. Il veut se placer à côté de ma fille!.. Vous avez pris ma chaise.

LAFLEUR.

Il y en a une là-bas qui ne fait rien.

BLAIREAU, allant prendre la chaise.

Il oublie que c'est lui qui devrait...

LAFLEUR, se versant.

Vraiment je suis confus.

BLAIREAU, appelant Colombe.

Un verre. (A Lafleur.) Vous verrez. M. Lafleur, que si vous n'êtes pas un domestique ordinaire, je ne suis pas non plus un maître comme un autre.

LAFLEUR, mangeant.

Ah! Monsieur, quel bonheur, si je parvenais à vous plaire, ainsi qu'à mademoiselle votre demoiselle.

BLAIREAU.

Mais je crois que vous êtes en bon chemin; n'est-ce pas, Adolphine?

ADOLPHINE.

Oui, papa. (A part.) C'est égal, s'il fait l'imbécille, il peut se vanter de jouer joliment son rôle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, COLOMBE.

COLOMBE, à part.

Lafleur à table!

(Elle rit.)

BLAIREAU.

Eh bien, qu'avez-vous, folle?

LAFLEUR.

Qu'avez-vous, folle?

COLOMBE.

Dame, Monsieur, c'est de voir votre domestique à table.

BLAIREAU.

Taisez-vous. (Bas.) J'ai pour cela des raisons. Je te recommande les plus grands égards pour M. Lafleur.

LAFLEUR, à Colombe.

Une assiette, s'il vous plaît, ma fille.

COLOMBE, à Lafleur.

Tu l'as donc ensorcelé?

LAFLEUR.

Ce vieux est évidemment fêlé.

BLAIREAU, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien, mon cher Lafleur, ça va-t-il?

Digitized by Google

LAFLEUR.

Mais oui, ça va mieux!

BLAIREAU.

Je suis satisfait de vous voir déjeuner de si bon appétit.

LAFLEUR.

Vous êtes très bon. (A part.) Ça tient en grande partie à ce que je n'avais pas dîné hier.

BLAIREAU.

Ah! j'y pense. Colombe, allez préparer la chambre de M. Lafleur... Vous savez, la chambre verte.

COLOMBE.

Comment, Monsieur, la chambre verte; mais c'est la chambre d'honneur.

BLAIREAU.

Faites ce qu'on vous dit.

LAFLEUR.

Faites ce qu'on vous dit, la bonne!.. (A Blaireau.) Ces domestiques sont raisonneurs.

COLOMBE.

Décidément, M. Blaireau est toqué.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté COLOMBE.

BLAIREAU, se levant.

Ah! le déjeûner est fini.

LAFLEUR.

Et le café.

BLAIREAU.

Nous n'en prenons pas... Ça agite ma fille.

LAFLEUR.

Il n'y a pas de café? pas de goutte? (A part.) Ah! qué barraque. (Haut.) Ah ça! voyons un peu, Monsieur, il serait temps, je crois, de faire nos petites conventions. Qu'est-ce que j'aurai de gages chez vous?

BLAIREAU, à part.

Ah! bon! la plaisanterie continue... Dis donc, Adolphine, ses gages, nous allons rire. (Haut.) Est-ce que vous tenez beaucoup aux gages?

LAFLEUR.

Ah ben! en v'là une de soignée!

BLAIREAU.

e parierais que vous tenez plus aux égards.

LAFLEUR.

Ah! non, non, pardon... Certainement les égards... c'est pas de refus... ça touche; mais j'aime aussi à toucher mes gages.

BLAIREAU.

Eh bien, je ne veux pas compter avec vous, quand vous aurez besoin d'argent... vous m'en demanderez et je vous en donnerai.

LAFLEUR.

Chaque fois que j'en demanderai.

BLAIREAU.

Chaque fois que vous en demanderez, et voilà pour commencer. (Il lui donne une bourse. — A Adolphine.) Je le force à être humilié... je lui donne de l'argent.

ADOLPHINE.

Ça paraît lui faire plaisir... Il s'occupe plus de sa bourse que de moi.

LAFLEUR.

M. Blaireau, je ne sais pas quel nombre de jours j'ai encore à boulotter ici bas, c'est inscrit sur le grand-livre de là-haut, mais quelque soit le chiffre de ces jours, je voudrais les passer tous auprès de vos cheveux blancs, car je présume que sous votre toupet châtain il y a des cheveux blancs.

BLAIREAU, à part.

Il est charmant! il m'amuse beaucoup.

LAFLEUR.

Ah ça! Monsieur, maintenant, voulez-vous bien me dire ce que j'aurai à faire.

BLAIREAU.

Mon garçon, dors, bois, mange, chasse, pêche, engraisse... voilà tout ce que je te demande.

ADOLPHINE, à son père.

Ce sera bien agréable pour moi!..

LAFLEUR, à lui-même.

A part l'histoire de Napoléon, je ne connais rien de plus miraculeux que ce qui m'arrive. Il y a quelque chose là-dessous.

BLAIREAU.

Ainsi, c'est convenu. En attendant, je t'engage à mettre un costume plus convenable... (Bas.) C'est nécessaire, tu comprends.

LAFEFUR.

Un costume... vous êtes charmant!.. et en avoir.

BLAIREAU.

Qu'à cela ne tienne... entre dans ce pavillon... au fond, dans mon cabinet de toilette, tu trouveras un twine chamois à moi, qui t'ira à ravir.

LAFLEUR.

J'y vas. (A part.) Il m'habille aussi, je veux bien me laisser faire, mais je ne crois pas un mot de tout ce qui se passe.

Digitized by Google

AIR :

J'obéis sans attendre
Et sans réflexion,
Mais je n' puis rien comprendre
A ses intentions.

BLAIREAU et ADOLPHINE.

Obéir, sans attendre
Et sans réflexion,
Il ne peut rien comprendre
A mes / ses intentions

LAFLEUR, à part.

C' qui m'arrive est tell'ment étrange
Que je n' peux rien y débrouiller.
Si c'est un rêve, ô mon bon ange,
N' fais pas la fare' de m' réveiller.

BLAIREAU, parlé.

Au fond du corridor.

REPRISE.

Obéir, sans attendre, etc.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XI.

BLAIREAU, ADOLPHINE.

BLAIREAU, riant.

Ah! ah! ah! ah!.. Eh bien, Adolphine, tu dois être contente.

ADOLPHINE.

Mais, pas trop, papa.

BLAIREAU.

Pourquoi? ce jeune homme est bien un peu bizarre, original, mais nous étions prévenus, C'est bien là le fils Clément que j'avais rêvé.

ADOLPHINE, à part.

Ah! ce n'est pas le mien.

BLAIREAU.

Ainsi donc, ma petite, sois gentille, aimable, et même un peu coquette.

ADOLPHINE.

Mais, mon père, je ne sais s'il est convenable...

BLAIREAU.

Puisque je t'y autorise... Clément va sortir du pavillon... je m'éloigne... une fois seul avec toi, son amour va se dévoiler, sans doute... Moi, je vais donner des ordres et je reviendrai, quand vous aurez eu le temps de faire connaissance.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

ADOLPHINE, puis, LAFLEUR.

ADOLPHINE.

Quel désenchantement! moi, qui d'après le style de ses lettres, avait rêvé un être pâle, mélancolique... je rencontre un garçon très bien portant et gai comme un pinson... Ah! ce n'est pas ainsi que je le voulais.... mais peut-être est-ce un rôle qu'il joue?.. pour plaire à mon père, et avec moi il va revenir à son caractère passionné et chevaleresque... Le voici!

LAFLEUR.

Ce twine me va très bien... décidément le Blaireau a de bonnes idées... Ah! Mademoiselle, c'est vous... avez-vous des ordres à me donner?.. je ne serais pas fâché de commencer...

ADOLPHINE.

Vous tenez donc beaucoup à me servir?

LAFLEUR.

Mais, dame... c'est mon état... Oh! je ne vous ai pas tout dit... voyez-vous, ni à M. votre père non plus.

ADOLPHINE.

Je le crois.

LAFLEUR.

J'ai des petits talens domestiques... D'abord, j'ai une légère teinture de pâtisserie... je pâtisse gentiment.

ADOLPHINE.

Ah! vous pâtissez.

LAFLEUR.

Oui! et puis, je bois très bien le vin en bouteilles... C'est-à-dire, je mets très bien...

ADOLPHINE.

Ah! et puis?..

LAFLEUR.

Dame... je pose les tapis... je jardine... A la campagne, c'est utile... Et puis, je sais distinguer le champignon vénéneux du champignon bienfaisant.

ADOLPHINE.

Tenez, Monsieur, trève à cette comédie que vous jouez depuis ce matin... parlons sérieusement.

LAFLEUR, étonné.

Vous trouvez que je joue la comédie... j'ignorais posséder cet art. Parlons comme vous voudrez, Mademoiselle... Sérieusement, comiquement ou autrement, ça m'est indifférent.

ADOLPHINE.

De tous les talens que vous possédez... il en est un dont vous ne parlez pas!.. Vous savez écrire!

Digitized by Google

LAFLEUR.

Ah! ça n'est pas mon fort... j'écris passablement la bâtarde...

ADOLPHINE.

Dans tous les cas vous avez des moyens fort ingénieux de faire parvenir vos lettres.

LAFLEUR, à part, imitant le geste.

Je ne saisis pas très bien.

ADOLPHINE.

Allons, voyons... vous savez bien ce que je veux dire... (Elle agite le bras en désignant le mur.) Le mur...

LAFLEUR, à part.

Le mur!.. Est-ce qu'elle voudrait me le faire badigeonner!.. (Haut.) Il suffit, je le badigeonnerai, Mademoiselle.

ADOLPHINE, même geste.

Allons... vous ne voulez pas comprendre.

LAFLEUR.

J'avouerai...

ADOLPHINE.

Cependant, c'est bien vous... (A ce moment le bras s'agite tenant une lettre à la main.) Ce n'était pas lui!.. Ah! tant mieux!.. Mais alors, si celui-ci est le fils Clément, il me faudra l'épouser...

LAFLEUR.

Si vous voulez m'expliquer...

ADOLPHINE.

Non, c'est inutile...

LAFLEUR.

Vous êtes libre, Mademoiselle, J'attends vos ordres... Avant peu, j'espère, je trouverai l'occasion de vous faire apprécier mon dévouement et ma fidélité... Car je suis fidèle avant tout...

ADOLPHINE.

Vous vous coupez, Monsieur...

LAFLEUR.

Comment cela?.. Je ne crois pas me couper en disant...

ADOLPHINE, l'interrompant.

Tenez, Monsieur... je vais vous parler franchement... mon père a résolu de vous donner ma main...

LAFLEUR.

Votre main? Grand Dieu!..

ADOLPHINE.

Je ne veux plus me prêter à votre comédie, je ne chercherai pas à vous dire ce que vous savez mieux que moi... mon père veut que je sois votre femme... Eh bien, monsieur... j'obéirai.

LAFLEUR, étourdi.

Moi, votre!.. Vous, ma!.. Je tombe de toute ma longueur.

ADOLPHINE.

Laissez-moi finir... je vous l'ai dit, Monsieur, j'obéirai, mais songez bien à l'aveu que je vais vous faire, ce n'est qu'à l'obéissance qu'une fille sage et soumise doit à son père, que vous devrez de m'avoir pour femme... Voyez, Monsieur, et réfléchissez...

LAFLEUR.

Réfléchir!.. jamais, au grand jamais! je ne veux rien voir, rien entendre... Laissez-moi me mettre à vos pieds sur mes genoux!.. si j'avais cinquante genoux... ils se *ployeraient* tous devant votre créature ravissante et plus qu'agréable.

ADOLPHINE.

Monsieur!..

LAFLEUR.

Ne vous effarouchez pas de ces mots ronflans: les évènemens m'y autorisent... Donnez-moi cette main... que je la couvre de baisers incandescens!..

ADOLPHINE.

Monsieur!..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COLOMBE.

COLOMBE, entrant.

Qu'est-ce que je vois là?.. C'est pas possible.

(Elle se frotte les yeux.)

LAFLEUR.

Comment! Monsieur votre papa mijotait ce mariage... Ah! quelle félicité!

COLOMBE.

Un mariage?.. Qu'est-ce que tout ça veut dire? Courons prévenir M. Blaireau.

(Elle sort.)

ADOLPHINE.

Relevez-vous, Monsieur!

LAFLEUR.

J'obéis... mon devoir est de vous obéir.

ADOLPHINE, avec intention.

Comme le mien... Monsieur, est d'obéir à mon père. Mais j'ose compter encore sur la délicatesse et sur l'honneur d'un galant homme.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE XIV.

LAFLEUR.

Décidément, ça peut piger avec les contes de

Digitized by Google

fées!... C'est même beaucoup plus fort. J'arrive, et, en moins d'une demi-heure, on me nourrit, on m'habille et on me donne en mariage la fille de la maison... Serait-ce pour ne pas me payer mes gages que le Blaireau me donne sa fille?.. Oh! non, cette économie n'est pas probable. J'ai deviné pas mal de rhébus du *Charivari*, mais mon intelligence se brise contre ma propre charade... Ma foi, ça m'est égal... je me moque des pourquoi et des comment. (Le bras s'agite au fond.) Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas... Un bras, avec une lettre. (La lettre tombe.) Voyons, à Mlle Adolphine... Tiens, c'est sans doute le facteur du pays. Ça suffit, facteur! Merci, facteur!

UNE VOIX, derrière le mur.

Imbécille!

LAFLEUR.

Imbécille! Tiens, il se dispute avec quelqu'un. (Mettant la lettre dans sa poche.) Je la remettrai à Mlle Adolphine.

SCÈNE XV.

LAFLEUR, COLOMBE.

COLOMBE, à part.

J'ai tout dit au bourgeois, qui est furieux. A nous deux, maintenant.

LAFLEUR, à part.

Ciel! Colombe! Ah! la pauvre fille... Je l'avais oubliée... Comment lui apprendre?

COLOMBE, à part.

Ah! tu fais le papillon avec Mademoiselle. Attends, ça va changer de gamme.

LAFLEUR.

Ah! c'est vous, Colombe.

COLOMBE, d'un air tragique.

Oui, Monsieur, c'est moi que je sais tout.

LAFLEUR.

Vous savez tout?.. Eh bien, tant mieux, Colombe, ça me dispensera... Oh! mais soyez tranquille, Colombe, je ne vous abandonnerai pas, je vous ferai un sort. Dès que j'aurai épousé Mlle Blaireau, je vous mettrai à la porte.

COLOMBE.

A la porte!

LAFLEUR.

Oui, je vous renverrai d'ici à cause de nos antécédens; mais j'assurerai votre avenir, je vous ferai une pension.

COLOMBE.

Une pension, quand vous m'aviez promis...

LAFLEUR.

J'eus tort, Colombe, de vous laisser un fol espoir. Une trop grande distance nous séparait. L'éducation avait versé ses bienfaits sur moi, et vous n'avez d'autre littérature que la cuisine bourgeoise. Je résume ainsi nos positions, Colombe: vous êtes née pour faire la cuisine, et moi pour la manger.

COLOMBE.

Ah! c'est comme ça, Monsieur, vous me plantez là!

LAFLEUR.

C'est comme ça, Colombe. Inclinons-nous devant l'ordre des choses; chapitre des petits et des grands.

COLOMBE.

Et vous ne trouvez pas que vous êtes un ingrat, un monstre, un perfide, une canaille, enfin!

LAFLEUR.

Mais, mon Dieu, je le sais bien. Je me dirais ces choses-là, en face, devant mon miroir... Oui, je suis en gueux, un scélérat... Mais croyez bien, Colombe, que si je n'avais pas trouvé mon intérêt, en épousant Mlle Adolphine, je ne l'aurais pas fait. Le ciel m'est témoin que si je ne vous épouse pas, c'est que vous n'avez pas le sou... et que naturellement si j'épouse... Mais silence!.. J'entends M. Blaireau. Tenez, prenez cette bourse et oubliez-moi. De loin je veillerai sur vous, mais chassez mon souvenir. A prix d'or, j'achèterai votre silence, un notaire, investi de ma confiance, vous paiera quinze francs par trimestre pendant trois mois. Voici mon père, allez!

COLOMBE, à part.

La bombe va éclater... Bravo!

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LAFLEUR, BLAIREAU.

BLAIREAU, armé d'un rotin, à lui-même sans voir Lafleur.

Ah! c'est un laquais pur sang!.. Ah! j'ai été mystifié, le signalement m'a induit...

LAFLEUR, approchant.

Ah! c'est vous, mon second père, mon bienfaiteur! Je sais tout... elle m'a tout dit.

BLAIREAU, le prenant par le cou.

Je vais t'en flanquer des bienfaiteurs! Ah! misérable! ah! drôle!.. C'est donc toi qui t'introduis dans une famille opulente.

LAFLEUR.

Oh! la, la! Qu'est-ce qui vous prend? Aie!

BLAIREAU.

Ah! tu as l'insolence de vouloir épouser ma fille.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Voulez-vous me laisser?

BLAIREAU, agitant son rotin.

Réponds, grand coquin!.. ou je t'assomme.

LAFLEUR.

Pour un homme aussi gros, vous vous livrez à une gymnastique bien ridicule.

BLAIREAU.

Tais-toi, et réponds.

LAFLEUR.

Tais-toi, et réponds... La colère vous fait dire là une bêtise. Obligez-moi d'abord d'abaisser votre bâton.

BLAIREAU.

Mais, misérable, tu t'es assis à ma table.

LAFLEUR.

Voyez donc le grand malheur!.. s'asseoir à la table de M. Blaireau!.. Qui est-ce qui vous le demandait? J'aurais mieux aimé aller à la cuisine. J'étais intimidé; ça m'a empêché de manger.

BLAIREAU.

Ça t'a empêché de manger?... Mais, gredin, tu as dévoré la subsistance d'une armée sur le pied de guerre... Et ma fille, intrigant, ma fille... tu as osé lui parler d'amour.

LAFLEUR.

C'est elle qui a commencé.

BLAIREAU.

Tu t'es roulé à ses pieds... tu lui as baisé les mains... Il faut que ce rotin punisse ton impertinence.

LAFLEUR.

Un instant, M. Blaireau... je vois votre affaire... vous êtes parfaitement fou... Vous avez une manie, c'est de combler vos domestiques de caresses le matin... sauf à les combler, le soir, de coups de bâton... je trouve la place très jolie le matin... mais du moment que l'heure des coups de bâton arrive... merci... je n'en veux plus! des navets... C'est un mot qui se dit! On dit des navets comme on dirait du flanc.

BLAIREAU.

Veux-tu venir ici... tout de suite? Tu m'appartiens... je t'ai payé un mois de gages d'avance... tu resteras ici... et je veux, pendant ce temps, te consacrer aux emplois les plus humilians, les plus désagréables... D'abord je t'attache à ma personne...

LAFLEUR, avec un geste d'horreur et de dégoût.

Ah! Monsieur!..

BLAIREAU.

Mais, Dieu me pardonne... le drôle fait les beaux bras dans mon twine... Veux-tu bien me rendre mon twine!

LAFLEUR.

C'est vous qui me l'avez donné, votre twine! le voilà, tenez... il ne me va pas déjà si bien... C'est un vrai sac.

BLAIREAU, le mettant.

On t'en donnera des twine ouatés.

LAFLEUR.

Ah! mais, dites donc, rendez-moi au moins ce qu'il y a dedans... mon portefeuille... un billet de l'Odéon et un petit livre, très précieux...

BLAIREAU, lisant.

« Art d'élever des lapins et de s'en faire 3,000 livres de rente. » Tiens, malotru! tiens, voilà tes propriétés... Mais qu'est-ce que cela?.. une lettre adressée à ma fille...

LAFLEUR.

Ah! je vais vous dire ce que c'est... voilà...

BLAIREAU.

Tais-toi, drôle, maroufle, maraud... tais-toi! (A part.) Je le traite comme à la comédie Française... je l'appelle maroufle!

LAFLEUR.

Je vais vous dire...

BLAIREAU.

Laisse-moi lire. (Lisant.) « Mademoiselle, je conviens que j'ai eu tort de ne pas me faire connaître tout d'abord; mais je suis décidé à tout révéler ce soir à monsieur votre père, si vous m'y encouragez. Signé Clément fils. » Clément fils!.. mais il est donc véritablement Clément fils? et cette Colombe qui vient me faire des ragots... Mais je viens d'agir comme un butor... comme un inquisiteur. Ah! mon ami, pardonne-moi.

LAFLEUR.

Ah! non, merci... voilà votre manie qui vous reprend... vous faites le câlin... vous êtes caressant... et puis tout à l'heure, vous me traiterez de maroufle.

BLAIREAU.

Ah! mon ami... sois généreux!..

LAFLEUR.

Eh bien! oui, je suis clément... je vous pardonne.

BLAIREAU.

Ah! enfin!.. c'est bien lui!.. quel quiproquo! Mon pauvre ami, c'est ta faute aussi.

LAFLEUR.

Un instant... je vous pardonne; mais laissez-moi m'en aller.

BLAIREAU.

T'en aller! dutout... Tiens voilà mon twine, excuse l'erreur d'un bon père.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Allons, je veux bien... pourvu que les coups de bâton ne reparaissent plus à l'horizon...

BLAIREAU.

Que dis-tu? moi, frapper mon fils... car à présent je puis te donner ce titre... mon ami, ma fille est à toi.

LAFLEUR.

J'y consens... mais écoutez-moi bien... c'est à une condition : nous nous marierons...

BLAIREAU.

Dimanche!

LAFLEUR.

Non, tout de suite.

BLAIREAU.

Ça va... je vais faire publier les bans.

LAFLEUR.

Seulement, faites bien attention à une chose... c'est encore vous qui me jetez à la tête de votre fille... n'allez pas plus tard...

BLAIREAU.

Mais non... mais non... sois tranquille, Clément.

LAFLEUR.

Lafleur!..

BLAIREAU.

Non, Clément.

LAFLEUR.

Non, Lafleur.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ADOLPHINE, COLOMBE.

BLAIREAU.

Ah!.. tu arrives bien... viens, ma fille, viens compléter ce tableau.

COLOMBE.

Comment?..

BLAIREAU.

Oui, tout est éclairci!.. tu m'avais trompé, Colombe, tu m'as fait commettre des choses atroces; mais il m'a pardonné.

ADOLPHINE.

Comment, mon papa, vous croyez encore...

BLAIREAU.

Tiens, voilà la lettre que ce cher ami t'écrivait... regarde, signé Clément fils...

ADOLPHINE.

Eh! quoi, Monsieur, vous êtes Clément fils?

LAFLEUR.

Non, Lafleur.

BLAIREAU.

Oui, j'entends : Lafleur... pour rire, mais Clément fils...

LAFLEUR.

V'là vos taquineries qui recommencent. (A Adolphine.) Il est furieusement taquin votre auteur.

COLOMBE, riant.

Ah! ah!

BLAIREAU.

Qu'avez-vous à rire ainsi, Mademoiselle?

COLOMBE.

Mais vous pataugez beaucoup... mais le Clément, le véritable Clément... je viens de le voir... et Mademoiselle aussi... tenez le voilà.

(Deux bras paraissent, une lettre d'une main et un pistolet de l'autre.)

BLAIREAU.

Comment... que voulez-vous dire? (Il va prendre la lettre et lit.) « A monsieur Lafleur. Si monsieur Lafleur persiste à vouloir passer pour ce qu'il n'est pas... je lui insinue une balle dans le torse... Clément fils. »

LAFLEUR.

Qu'est-ce qu'il veut encore le facteur? Je voudrais voir sa balle à celui-là.

BLAIREAU.

Ah! ça, décidément tu n'es donc pas Clément fils?

LAFLEUR.

Mais non, non, non, cinquante-huit fois non!.. Mais vous devenez fatigant, père Blaireau...

BLAIREAU, étouffant de colère.

Mais alors, rends-moi mon twine chamois, mais alors, sors d'ici, caméléon, ou je te livre à la gendarmerie départementale... Ah! gueux!..

(Il prend son bâton; on les sépare.)

LAFLEUR.

Là, bien, voilà le grand jeu qui recommence; Colombe, tire-moi des griffes de cet homme barbare... Mais vous êtes enragé, mon vieux, vous vous êtes mordu.

ADOLPHINE.

Papa, calmez-vous.

BLAIREAU.

Mais comment se fait-il?..

COLOMBE.

On vous dira tout, Monsieur, qu'il vous suffise de savoir... que Lafleur... que voilà... est mon prétendu... et que si vous voulez bien le permettre, nous nous marierons... le même jour que Mamzelle... avec... M. Clément fils...

BLAIREAU.

Épouse-le donc vite et débarrasse-moi de lui.

Digitized by Google

COLOMBE.

Et vous me donnerez une petite dot.

LAFLEUR.

Et à moi aussi.

BLAIREAU.

Eh bien ! tiens, rerevoilà mon twine.

LAFLEUR.

Colombe, j'accepte ta main, car l'intérêt ne fut jamais mon guide.

COLOMBE.

Nous réglerons nos comptes plus tard.

CHŒUR.

AIR

Le vrai Clément, il était là ;
Plus de soucis, plus de mystère,
Tout nous présage un sort prospère !
C'est le bonheur qui nous vient là.

LAFLEUR, au public.

Vous attendez notre couplet final :
C'est, j'en conviens, la coutume ordinaire.
Pour varier cet usage banal
Nos deux auteurs n'en ont pas voulu faire.
Ils l'auraient pu, certes... il s'agissait d'un trait malin, et qui est-ce qui n'a pas un trait malin à son service ? Mais à quoi bon ?.. votre opinion est formée, après ça, si vous voulez connaître la mienne, je trouve ça très gentil, très gentil... et excessivement bien joué... Tel est mon avis, et j'espère qu'il est partagé par tous mes camarades et surtout par ces Messieurs et ces Dames.

REPRISE.

Le vrai Clément, etc.

(Cette allocution au public, peut-être remplacé, pour les représentations de province, par le couplet suivant.)

AIR vaudeville de Préville et Taconnet.

Le gros monsieur que vous voyez là-bas
(Désignant Blaireau.)
M'a bien donné des tourmens... j'imagine,
Il m'a donné de l'argent... et des coups,
Il m'a donné sa fille... il m'a donné son twine...
Vous, donnez-moi quelqu' éloge flatteur ;
J'en ai besoin dans ces momens critiques,
Si j' suis pour eux le domestique Lafleur
Que j' sois pour vous la fleur des domestiques.

REPRISE.

FIN.

Impr. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

Digitized by Google